

Victor Hugo, *Les Châtiments*, VII, 17, 1853

"*Ultima verba*"

(Les sept dernières strophes)

Contexte historique général :

Après le coup d'État qui a renversé la République et donné au prince-président Louis-Napoléon Bonaparte tous les pouvoirs, Victor Hugo, exilé, compose *Les Châtiments*, afin de dénoncer le tyran.

Contexte historique immédiat :

Après la proclamation officielle du Second Empire, Napoléon III propose une amnistie : les bannis pourront rentrer en France, à condition de demander leur grâce et de s'engager à ne pas agir contre le nouveau régime.

Montrez que ce poème permet de tracer un portrait de Hugo.

I. Un homme qui souffre d'être loin de son pays :

15 "Ô France ! France aimée et qu'on pleure toujours,
Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours !"

"Je ne reverrai pas ta rive qui nous tente,
France ! hors le devoir, hélas ! j'oublierai tout."

1. La France représente à la fois le passé et l'avenir du poète :

Hugo s'inscrit ici dans une tradition, celle de la "poésie de l'exil", qui développe sur un ton élégiaque le thème douloureux de la patrie perdue. Le poète latin Ovide, dans les *Tristes*, Du Bellay, dans *Les Regrets*, sont les prédécesseurs de Hugo.

Le lyrisme de Hugo a recours à divers procédés :

A trois reprises, Hugo s'adresse directement à la France, personnifiée dans une allégorie d'autant plus émouvante que le mot "France", féminin, devient à la fois une figure maternelle, incarnant toute une famille, et l'image de la femme aimée.

Ces deux aspects sont évoqués dans les deux hémistiches du vers 16 :

"Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours !".

a) "Tombeau de mes aïeux" : Le singulier "tombeau" réduit à une seule image les tombes nombreuses de la réalité ; c'est une idée

essentielle qui est ici résumée : la France a vu naître toute une lignée, les ancêtres de Hugo, mentionnés grâce au terme poétique "mes aïeux". Le poète s'est donc éloigné d'une terre sur laquelle ont vécu et sont morts tous les êtres qui constituent sa famille, ses racines personnelles. Coupé de son passé, Hugo est aussi privé, concrètement, de la possibilité de se recueillir sur la tombe de ses parents.

b) Le second hémistiche évoque cette fois-ci les amours naissantes : la France a été le lieu d'une rencontre amoureuse, qui a permis l'éclosion de sentiments dans un "nid" dont les connotations sont multiples, à la fois abri, lieu de naissance et d'envol.

Toute une histoire personnelle et sentimentale est ainsi associée au pays perdu, "tombeau" du passé, "nid" riche de promesses et d'avenir.

2. La France est inaccessible, dans le présent :

Hugo met en scène un face à face douloureux, que le martèlement des dentales [t] accompagne pesamment :

"ta terre douce et triste"

"ta rive qui nous tente".

La douleur est permanente, les sentiments de Hugo échappent à toute évolution : l'expression "France aimée et qu'on pleure toujours" fait du présent une durée indéterminée.

L'adjectif possessif de la 2^e personne, dans "ta terre" et "ta rive" donne l'impression d'une conversation familière, d'une proximité avec un parent, avec une femme qui souffre elle aussi de l'absence d'un être cher : la terre est "douce et triste", la rive est tentatrice – il faut à Hugo tout le courage de ses convictions pour ne pas céder à cet appel.

II. Un écrivain engagé qui s'adresse à ses compagnons et au tyran.

1. De la résistance à la trahison :

L'apostrophe initiale "Mes nobles compagnons" peut faire croire, au début, à l'unanimité des exilés, qui forment un bloc soudé par un même idéal : "la république est là qui nous unit". La république ne s'incarne plus dans un pays – le Second Empire s'y est établi ; il s'agit donc du souvenir du régime renversé par le coup d'État, et du projet politique qui fédère les "bannis", animés par l'espoir d'une révolution démocratique devenu un "culte" – le mot lui confère une dimension sacrée.

Très vite cependant, les exilés sont divisés en deux groupes : "qu'on cède ou qu'on persiste" définit deux possibilités, et la première est un renoncement : ceux qui "cède[nt]" sont ceux qui acceptent l'amnistie offerte par Napoléon III.

L'amertume de Hugo est d'autant plus vive que les défections semblent nombreuses.

Le poète emploie le pluriel dans le vers

"Devant les trahisons et les têtes courbées",

ce qui suggère un nombre important de renégats, désignés à la fois par le mot abstrait "trahisons", qui résume leur faute, et l'image des "têtes courbées", symbole frappant de soumission et de servilité. Une allitération en [t] rapproche d'ailleurs les "trahisons" et les "têtes courbées".

Un exemple isolé, lancé par le pronom "quelqu'un" est aussitôt développé par "plusieurs" : l'amnistie a été une arme politique efficace qui a réduit les rangs des opposants et les a divisés.

Le conditionnel "devraient" ajoute aux sentiments de Hugo la déception : le poète avait cru que certains exilés seraient inflexibles comme lui – il constate amèrement qu'il s'est trompé – ou même qu'il a été trompé.

2. Le tyran est un imposteur.

Napoléon III n'est jamais désigné sous le nom qu'il a officialisé, ni par son titre ; Hugo refuse donc de le reconnaître comme un souverain légitime et lui dénie tout prestige. L'empereur est même réduit à un simple pronom allusif, "il", dans la subordonnée temporelle "tant qu'il sera là".

Refusant tout prestige à Napoléon III, Hugo s'adresse à lui en le tutoyant, sur un ton méprisant, en accumulant les dentales [t] comme autant d'insultes :

"Tandis que tes valets te montreront ton Louvre,

Moi, je te montrerai, César, ton cabanon."

Une antithèse saisissante oppose

➤ les "valets" – les soumis, les ralliés, les complices du tyran, qui lui désignent le palais où il pourra s'installer et accueillir leurs hommages intéressés (les valets touchent un salaire)

➤ et Hugo, fièrement désigné par le pronom "Moi", au début d'un vers.

Le verbe "montrer" est répété, mais le parallélisme s'arrête là : l'apostrophe "César" est ironique, et ne rappelle la noblesse de l'histoire romaine que pour mieux la rabaisser par un brutal "cabanon" – une maison de fous ! On peut même se demander si Hugo ne fait pas

allusion à un type de folie devenu proverbial : de nombreux fous se prendraient pour... Napoléon I^{er} ! Hugo affirme en tout cas que la place de l'imposteur est dans une cellule, et que son coup d'État est celui d'un insensé mégalomane.

La référence au dictateur romain Sylla associe Napoléon III à des massacres et des proscriptions ; elle permet surtout à Hugo de se poser en héros, capable de "braver" un tyran.

III. Un héros exemplaire.

1. Une dimension religieuse.

"je garde votre culte"

Hugo s'adresse à ses compagnons, qui ont le "culte" de la république ; le poète en est le gardien, c'est-à-dire qu'il joue le rôle d'un prêtre.

"sous le sac de cendre qui me couvre"

"je planterai ma tente"

→ La "tente" fait allusion aux tentes des Hébreux, dans le désert ; le "sac de cendre" est le vêtement d'un prophète : Hugo se donne ainsi la stature d'un personnage biblique, choisi par Dieu pour éclairer les hommes.

2. Le maître de la parole.

"J'attacherai la gloire à tout ce qu'on insulte"

Je jetterai l'opprobre à tout ce qu'on bénit !"

Une antithèse oppose le poète, seul ("Je") à la masse anonyme des partisans de Napoléon III ; une autre antithèse rétablit la vérité bafouée par la propagande officielle : ce qui est insulté devient source de "gloire", ce qui est "bénit" (le verbe vise le ralliement de l'Église catholique au régime impérial) est traîné dans la boue.

"Je serai,

La voix qui dit : malheur ! la bouche qui dit : non !"

→ Hugo n'est plus qu'une voix et qu'une bouche : en réalité, il écrit des vers ! Évoquer la parole et non le texte poétique pousse le lecteur à imaginer une scène allégorique, dans laquelle Hugo crie ses malédictions. On pourrait d'ailleurs rattacher cet aspect à la dimension religieuse : la Bible est parfois désignée par une périphrase : la Parole de Dieu.

3. Un homme seul.

La fin du poème tient du cauchemar : Hugo imagine une réduction mathématique (et donc implacable) du nombre des opposants : mille, cent, dix... mais il affirme que même s'il est seul, il ne renoncera à rien. Situation douloureuse, dans laquelle Hugo aura besoin d'un "pilier d'airain" – la "sombre fidélité pour les choses tombées".

Hugo dresse ainsi sa statue pour l'avenir ; il restera "debout" alors que tous les autres auront "plié". Cette attitude peut sembler orgueilleuse – mais Hugo tiendra parole, puisqu'il ne reverra la France qu'après 1870.

Conclusion :

a) Bilan.

b) Ouverture : Poète engagé, Hugo reste un poète inscrit dans son siècle, qui fait appel à une rhétorique romantique. Pendant la Seconde guerre mondiale, d'une manière analogue, Paul Éluard célébrera la liberté perdue, en recourant à des images surréalistes.